

Abdelhamid **DRIRA**



Voyage au cœur de l'orientalisme

**Avec Kazimirski (1808-1887),
ambassadeur entre deux mondes**

IISMM • KARTHALA

TERRES ET GENS D'ISLAM

Collection dirigée par **Dominique Avon**

Albert de Biberstein Kazimirski (1808-1887), bien que peu connu du grand public, fut l'un des acteurs majeurs de l'orientalisme durant son âge d'or au XIX^e siècle. Il est le reflet de la diversité et de la richesse de l'orientalisme européen, notamment celui de l'Europe de l'Est, encore si peu exploré.

Patriote polonais exilé après avoir joué un rôle actif lors de l'insurrection de Varsovie en 1830, fin connaisseur des langues orientales, il fut l'élève du philosophe Georg Hegel et du philologue Franz Bopp à Berlin, puis du grand Silvestre de Sacy à Paris. Il sut concilier sphère scientifique et carrière diplomatique. Drogman de l'ambassade de France en Perse en 1839, puis fidèle employé du ministère des Affaires étrangères pendant plus de trente ans, il joua un rôle clé dans plusieurs épisodes diplomatiques, notamment durant la guerre de Crimée, et à une période charnière de l'expansion française dans le monde musulman.

Sa traduction du Coran, publiée pour la première fois en 1840, fut pendant plus d'un siècle et demi la référence francophone du livre sacré des musulmans à travers le monde, tandis que son *Dictionnaire arabe-français* reste aujourd'hui encore un ouvrage incontournable pour les arabisants.

Cet ouvrage retrace ainsi le fascinant parcours de cet érudit et diplomate engagé, témoin de moments décisifs de l'histoire mondiale, qui laissa une empreinte singulière dans le milieu orientaliste. Il incarne le lien vivant entre une Europe et un Orient non monolithiques, traversés par la fascination, les convoitises et les rivalités, perméables l'un à l'autre.

Abdelhamid Drira, docteur en histoire de la Sorbonne, enseigne la science politique et l'histoire à l'Université catholique de l'Ouest à Nantes. Ses recherches portent sur l'orientalisme et l'histoire de l'Europe et de l'Orient.

IISMM

Créé en 1999 par le ministère de la Jeunesse, de l'Éducation nationale et de la Recherche au sein de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, l'Institut d'études de l'Islam et des Sociétés du Monde Musulman a pour vocation d'ouvrir un espace de collaboration et d'échanges entre les chercheurs spécialisés dans l'étude du monde musulman, en synergie avec les autres éléments du maillage scientifique national et international. Localisé à Paris, l'IISMM s'attache à coordonner ses actions pédagogiques et de recherche avec les autres pôles scientifiques en France et à l'étranger.

EHESS-IISMM

54, boulevard Raspail – 75006 Paris

<https://iismm.ehess.fr>

Couverture : Salle mauresque du château de Kórnik (Pologne), 2019.

© Abdelhamid Drira

© Éditions Karthala, 2026

22-24, boulevard Arago – 75013 Paris

www.karthala.com

Conception graphique : Bärbel Müllbacher

ISBN : 978-2-38409-420-2

(Première édition papier, 2026)

Abdelhamid Drira

Voyage au cœur de l'orientalisme

Avec Kazimirski (1808-1887),
ambassadeur entre deux mondes



KARTHALA



I I S M M

REDÉCOUVRIR L'IMPORTANCE DE L'ORIENTALISME

« Découvrir comment les choses ont été
met l'individu en harmonie avec la Voie. »

Lao Tseu, *Tao te king*.

L'Orient a toujours exercé sur l'Europe une fascination inaltérable, tissant au fil des siècles un lien complexe fait de curiosité, d'admiration, mais aussi de rivalités et d'ambitions. Sciences, géographie, religions, mythes et légendes, migrations et métissages des langues et des peuples : l'histoire témoigne d'un dialogue incessant, d'un échange culturel constant entre l'Europe et l'Orient. De l'épopée des Argonautes en quête de la Toison d'or en Colchide, dans l'actuelle Géorgie, à Zeus enlevant la princesse Europe de Tyr, dans l'actuel Liban, pour l'emmener en Crète ; des marchands de la Route de la Soie à la grande conquête vers l'Est menée par les explorateurs cosaques jusqu'à l'extrême Orient et l'Alaska ; sans oublier la phénoménale expansion impériale européenne des XIX^e et XX^e siècles, l'Orient, dans toute sa grandeur, a toujours fasciné autant qu'il a suscité convoitises et rivalités.

Une fascination réciproque qui, même si elle alimenta de nombreux conflits, permit de transcender les frontières géographiques et culturelles. Dès son origine, l'Europe s'est définie et façonnée en lien avec l'Orient. En effet, le nom même de notre continent trouve vraisemblablement son origine dans des mots de l'akkadien, langue sémitique ancienne de Mésopotamie : '*Ereb* pour le « couchant » et *Assou* pour le « levant », qui donnèrent naissance aux termes « Europe » et « Asie ». Les Grecs reçurent ces mots par l'intermédiaire des Phéniciens – dont ils s'inspirèrent également pour leur alphabet – afin de décrire les deux rives du Bosphore. Les langues arabe et hébraïque témoignent de cette origine sémitique, conservant la racine '*ereb* sous la forme *igrab* pour décrire le coucher du soleil. Cette racine apparaît fréquemment dans le Coran et la Sunna, notamment dans la sourate *al-Kahf* (18:86) : « le coucher du soleil » (*magrib al-šams*). Le Couchant – *al-Magrib* en arabe – a donné son nom au Maroc, ainsi qu'à l'ensemble des pays de la région : le Maghreb. De même, les termes Occident et Orient suivent une

logique étymologique comparable : ils proviennent du latin *occidens* (de *occidere*, «tomber, se coucher») et *oriens* (de *oriri*, «se lever, naître»). D'ailleurs, la traduction d'Occident en arabe est *al-Ġarb*, «Le Couchant» ou «l'Ouest».

Ainsi, de la racine des mots au souffle des civilisations, l'Europe et l'Orient demeurent liés par leur histoire et un dialogue ancien, tissé de curiosité, d'échanges et d'influences réciproques à travers les siècles.

Les relations entre l'Orient et l'Occident ont évolué au fil des siècles, oscillant entre périodes de prospérité et de tensions, marquées par des moments clés. Les Croisades à partir du XI^e siècle, ont constitué l'un des premiers contacts intenses entre les deux mondes, avec des conséquences durables sur les échanges commerciaux et culturels. À partir du XIV^e siècle, l'expansion de l'Empire ottoman en Europe, particulièrement après la conquête de Constantinople en 1453, a profondément modifié les équilibres géopolitiques, et ce processus s'est intensifié tout au long du XVI^e siècle. L'implantation massive et définitive de peuples turco-mongols musulmans en Europe orientale, notamment avec les Tatars en Crimée, et sur les rives de la Volga en Russie dès le XIII^e siècle, a également joué un rôle important dans la connaissance mutuelle. De même, la conversion massive à l'islam de peuples du centre de l'Europe, tels que les Bosniaques et les Albanais, aux XV^e et XVI^e siècles, ainsi que l'installation de populations ottomanes dans ces régions, ont renforcé les liens entre les deux mondes.

Parallèlement, des missionnaires jésuites s'implantèrent en Iran, dans l'Empire safavide, au XVII^e siècle, jouant un rôle religieux, diplomatique et linguistique, notamment à travers la traduction de plusieurs ouvrages majeurs. Les drogmans, spécialistes des langues orientales, servirent de pont entre l'Empire ottoman et l'Europe. L'Occident se passionna pour les turqueries, les chinoiseries, le thé et la porcelaine de Chine, qui influencèrent profondément l'art et les modes de vie en Europe. Le commerce s'intensifia avec l'importation du café, surnommé «le vin musulman» ou «la boisson sacrée de l'Islam», introduit au XVII^e siècle à la cour de Louis XIV par le diplomate turc Soliman Aga. Le café devint la boisson des philosophes des Lumières, et les cafés jouèrent un rôle clé dans les révolutions européennes. Le petit déjeuner à la française, avec café et croissant – pâtisserie née de la victoire contre les Ottomans au siège de Vienne en 1683 et popularisée en France par Marie-Antoinette – est le plus bel exemple de cet héritage orientaliste.

Un moment clé à l'origine du véritable mouvement orientaliste est la campagne d'Égypte de Bonaparte en 1798. Le général français, en plus de partir en Orient avec des rêves de grandeur, emmena avec lui une équipe

de scientifiques, d'archéologues, d'artistes et de savants, connue sous le nom de « Commission des sciences et des arts ». C'est de cette expédition qu'est née l'égyptologie, avec en apothéose la découverte de la pierre de Rosette et le déchiffrement des hiéroglyphes. L'émerveillement suscité par les pyramides, symboles de la grandeur des anciennes civilisations, témoigne de leur capacité à ériger des monuments inégalés. Aujourd'hui, après une longue période de domination occidentale, on tend à oublier la fascination qu'éprouvaient les anciens face aux chefs-d'œuvre architecturaux, prodiges de prouesses techniques inégalées, laissés en héritage en Afrique et en Asie.

Même aujourd'hui, personne n'est capable de construire une nouvelle Grande Muraille de Chine, qui, commencée au III^e siècle av. J.-C. sous la dynastie Qin, aurait atteint, selon les estimations les plus larges de l'Unesco, plus de 20 000 km en prenant en compte toutes ses extensions – soit environ la moitié de la circonférence terrestre¹ ! Même les estimations les plus modestes situent sa longueur entre 2 800 et 8 800 km, soit une distance comparable à celle séparant New York d'Athènes.

Les grandes pyramides de Gizeh, lorsque le général Bonaparte les vit en 1798 – bien qu'elles fussent en partie ensevelies, tout comme le Sphinx –, étaient encore les plus hautes structures jamais érigées par l'humanité, un statut perdu uniquement en 1889, avec la construction de la tour Eiffel à Paris. Comme le résume la célèbre citation de Bonaparte du 21 juillet 1798 : « Pensez que du haut de ces monuments, quarante siècles nous observent », une phrase qui, dans la légende, fut modifiée pour plus de grandeur en : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent² ».

Certes, d'un point de vue militaire, la campagne d'Égypte fut un échec cuisant, mais Napoléon sut en tirer une immense gloire et des leçons précieuses, notamment pour la politique française. Lors de son célèbre discours au Conseil d'État le 1^{er} août 1800, il n'hésita pas à déclarer :

« C'est en me faisant catholique que j'ai gagné la guerre en Vendée, en me faisant musulman que je me suis établi en Égypte, en me faisant ultramontain que j'ai gagné les esprits en Italie. Si je gouvernais le peuple juif, je rétablirais le temple de Salomon. »

Le créateur du Code civil et du Concordat avait une vision respectueuse des grandes religions. Son général, Jacques-François de Menou (1750-1810),

1. Site de l'Unesco, « La Grande Muraille », <https://whc.unesco.org/fr/list/438/>

2. Jacques-Olivier Boudon, *La campagne d'Égypte*, Paris, Belin, 2018, p. 53.

gouverneur de l'Égypte française à partir de 1800, se convertit à l'islam, prenant le prénom d'Abdallah. Cette conversion semblait sincère : il épousa une Égyptienne, descendante du Prophète, et pratiqua l'islam. Dans une lettre datée du 1^{er} septembre 1801, il affirme s'être converti « après mûre réflexion », décrivant l'islam comme « la religion la plus simple et la plus majestueuse³ ». Menou resta apparemment fidèle à cette foi jusqu'à sa mort en 1810, alors qu'il occupait le poste de gouverneur de Venise.

Ainsi, la campagne d'Égypte marqua le début de l'orientalisme dit scientifique, distinct de l'intérêt ancien pour l'Orient tel qu'il était perçu par les hellénistes, historiens, missionnaires, commerçants, diplomates ou humanistes avant le XIX^e siècle. Non pas que cette distinction fût radicale dans ses origines, mais l'ampleur de l'intérêt porté à l'Orient en était tout autre, et la quantité de travaux scientifiques et linguistiques était sans précédent. Comme le décrit Victor Hugo en 1829 dans *Les Orientales* : « Au siècle de Louis XIV, on était helléniste, maintenant, on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie⁴. »

L'archéologie devint un moteur de redécouverte en Europe, ravivant la fascination pour l'Antiquité. Dès 1801, Lord Elgin fit retirer les célèbres marbres du Parthénon d'Athènes pour les emmener à Londres, un événement symbolique dans l'éveil du nationalisme grec. En 1829, lors de l'expédition de Morée, des archéologues français entreprirent les premières fouilles à Olympie, mettant au jour les vestiges du temple de Zeus Olympien. Ces fouilles furent suivies, tout au long du XIX^e siècle, par de nombreuses découvertes archéologiques majeures, notamment dans le temple de Delphes, l'une des sept merveilles du monde antique, célèbre à jamais pour l'inscription gravée sur son portique : « Connais-toi toi-même ».

Comment les linguistes ont révélé les origines de l'Europe

À travers ces découvertes, l'Europe cherchait à se redécouvrir et à renouer avec ses racines antiques, l'Orient étant perçu comme une source primordiale de cette quête. Kazimirski se considéra toute sa vie comme un historien. Dans ses lettres, il affirma à maintes reprises que sa vocation

3. Fawzia Zouari, « Les archives de *La Revue* : Jacques Menou, un général français amoureux de la fille d'un cheikh », *La Revue pour l'intelligence du monde*, n° 71, juin-juillet 2017 ; article cité comme source dans d'autres articles de la Fondation Napoléon (Napoleon.org).

4. Victor Hugo, *Les Orientales*, Paris, Hetzel, 1829, p. 4.

d'orientaliste était née du désir de mieux comprendre l'histoire de l'Europe, en particulier celle des Slaves et des Germains, dont les origines restent peu connues.

Les nombreuses recherches menées par les linguistes pour établir des liens entre les peuples dits de l'Inde – englobant en réalité les Iraniens et de nombreux autres peuples d'Asie – et l'Europe ont largement contribué à l'essor de l'orientalisme. Au XIX^e siècle, les pays de langues slaves et germaniques, qui forment encore aujourd'hui la majorité de la population européenne, étaient en quête de leurs origines, et l'Orient fascinait leurs plus grands historiens et philologues. Comme l'explique le célèbre Georg Hegel (1770-1831), professeur de philosophie de Kazimirski : « L'histoire universelle va de l'Est à l'Ouest, car l'Europe est véritablement le terme, et l'Asie, le commencement de cette histoire⁵. »

Ce regard renouvelé sur l'histoire de l'Europe s'accompagna de l'essor de la philologie, discipline ancienne qui prit un nouveau visage au XVIII^e siècle avec l'émergence de la philologie comparée. Parmi les pionniers de cette approche figure le Britannique Sir William Jones (1746-1794), fondateur de la Société asiatique du Bengale, qui acheva sa vie à Calcutta. Dans son célèbre discours de 1786, il mit en lumière la parenté profonde entre le sanskrit, le grec et le latin, affirmant qu'aucun philologue ne pouvait les étudier sans conclure à l'existence d'une langue mère commune. Ce tournant décisif ouvrit la voie à l'hypothèse indo-européenne et posa les fondements de la linguistique comparée moderne. L'Allemand Franz Bopp (1791-1867), spécialiste du sanskrit et modèle de Kazimirski durant ses années berlinoises, joua également un rôle central dans la structuration de cette discipline. Au XIX^e siècle, la philologie comparée proposait une analyse globale des langues, fondée sur l'étude des textes anciens, l'étymologie et la redécouverte des liens entre les peuples dits indo-européens.

Dans notre vocabulaire, l'Inde désigne le célèbre pays que ses propres habitants nomment *Bharat*. Les Grecs et les Romains l'appelaient *India*, d'après le fleuve Indus, dont le nom sanskrit *Sindhu* nous est parvenu par l'intermédiaire du vieux perse *Hinduš*. Lorsque William Jones forgea l'expression « peuples indo-européens », il avait précisément à l'esprit ce cheminement linguistique. Son intention était de proposer une désignation pour l'ensemble des peuples apparentés à la langue sanskrite, y incluant bien sûr la Perse, et dépassant très largement le cadre géographique strict du fleuve et de la région qu'il traverse. En effet, les érudits de l'époque savaient

5. Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *La Raison dans l'Histoire*, Paris, Plon, 1965, p. 280.

que les textes sacrés de l'hindouisme, tels les *Védas* ou le *Mahābhārata*, rédigés entre le II^e et le I^{er} millénaire avant notre ère, étaient en sanskrit. Ils choisirent donc le terme « indo-européens ». Ce choix peut être trompeur pour les personnes de notre époque, car le lien direct avec le sanskrit a été oublié. Pourtant, pour Jones, la relation était évidente, comme il l'explique dans son célèbre discours de 1786 devant la Société asiatique de Londres :

« La langue sanskrite, quelle que soit son antiquité, est d'une structure merveilleuse ; plus parfaite que le grec, plus riche que le latin, et plus finement élaborée que l'une ou l'autre, tout en présentant avec elles une affinité plus forte, tant dans les racines des verbes que dans les formes grammaticales, que ce qui aurait pu être produit par accident ; si forte en effet, qu'aucun philologue ne pourrait les examiner toutes les trois sans croire qu'elles proviennent d'une source commune, peut-être disparue. On peut supposer que le gothique et le celtique, bien que mêlés à un idiome très différent, ont la même origine que le sanskrit, et l'ancien persan pourrait être ajouté à cette famille⁶. »

Ainsi, le sanskrit était d'après les orientalistes tel Kazimirski la langue mère des peuples indo-européens. C'est d'ailleurs cette langue qui donna littéralement, à travers le mot *mātr*, le terme « mère » dans presque toutes les langues, y compris l'arabe avec *um* et *umahāt*.

Mais la plupart des orientalistes, même lorsqu'ils débutaient par l'étude du sanskrit, comme Kazimirski à Berlin, le faisaient souvent en vue de se tourner ensuite vers d'autres langues et civilisations asiatiques. En France, au XIX^e siècle, les trois grandes langues dites « islamiques » étaient le turc, l'arabe et le persan. Le turc s'étudiait en raison de l'importance de l'Empire ottoman. L'arabe, certes langue religieuse de l'Islam, n'avait au début du XIX^e siècle qu'une importance diplomatique limitée. Après la conquête française de l'Algérie (1830-1847), la langue arabe prit progressivement de l'ampleur, notamment dans l'enseignement et l'administration coloniale. Sous Napoléon III, la France s'implanta en Syrie et au Liban. L'Empereur, fervent partisan du canal de Suez, rêvait d'un royaume arabe français, à l'image de son prédécesseur Napoléon I^{er} avec la République française d'Égypte (1798-1801). Sous la Troisième République, avec l'ajout

6. Sir William Jones, « The Third Anniversary Discourse, on the Hindus, delivered 2 February, 1786, by the President », in *The Works of Sir William Jones*, éd. John Shore, 6 vol., Londres, 1799, vol. III, p. 24-46, citation p. 35. Toutes les traductions sont soit celles de l'auteur (anglais, arabe et russe), soit sous sa responsabilité (polonais, persan, turc, grec, latin), avec un grand merci à M. Arkadiusz Roszkowski pour le polonais.

du Maroc et de la Tunisie à l'Empire colonial français, l'arabe gagna une place durable dans la formation académique des diplomates, linguistes et orientalistes. Cependant, durant la majeure partie du XIX^e siècle, nombreux étaient ceux qui, à l'image d'Alexandre le Grand ou de l'empereur Trajan, abordaient l'Orient principalement à travers l'Iran. Ce fut le cas de Kazimirski, qui, bien que surtout connu pour ses travaux sur l'arabe, consacra en réalité l'essentiel de sa recherche à la langue persane.

Plusieurs chercheurs polonais ont d'ailleurs, pendant un certain temps, nourri le mythe d'un lien entre les Slaves et les Sarmates. C'est le cas de l'historien franciscain Wojciech Dębołęcki (v. 1575-1645), ou encore de l'arabisant protestant français Samuel Bochart (1599-1667), originaire de Rouen. Plus tard, Ignacy Pietraszewski (1796-1869), professeur à Berlin, établit un lien entre une tribu nomade iranienne, les «Lachy», et l'ancien nom de la Pologne, Lechia. D'autres allèrent jusqu'à rapprocher l'Iran de l'Irlande, y voyant une illustration des racines communes indo-européennes.

En effet, la similarité des noms Iran et *Ireland* a parfois suscité des interprétations, bien que leurs origines soient distinctes. Le mot Iran dérive du vieux perse *Aryānām* («terre des Aryens»), lui-même issu du sanskrit *Ārya* («noble»). Quant à *Ireland*, son étymologie provient du vieil irlandais *Ériu*, nom d'une déesse celtique, suivi du suffixe germanique en vieux norrois *land* («terre»). L'hypothèse d'un lien direct entre les deux noms reste donc spéculative, mais certains avancent l'idée que ces deux termes, Iran et Irlande, pourraient signifier la même chose : «Terre des nobles (Aryens)».

Or, le plus noble des aristocrates est le roi, un mot qui trouve également ses racines dans le proto-indo-européen (PIE) – langue ancestrale hypothétique – *h₃rég_s* («dirigeant»), donnant *rex* en latin, puis *roy* en français et *rey* en espagnol. Tous ces termes sont ainsi liés. Les prénoms Ryan et Rayan demeurent populaires dans les pays arabes, en Irlande et aux États-Unis. En irlandais, Ryan vient de *Ó Riain*, signifiant «descendant de Rían». Dans le monde arabe, Rayan, qui n'est pas un mot arabe, a une autre origine : un hadith mentionne *ar-Rayyān* comme l'une des portes du paradis, réservée à ceux qui pratiquent le jeûne. Fait étonnant, en russe, «paradis» se dit «*ray*» (*paŭ*). Décidément, tous les chemins y mènent.

Il est crucial de rappeler qu'il n'existe pas de «peuple arien» à proprement parler. Ce terme, issu du sanskrit *Ārya*, désignait à l'origine certains peuples indo-iraniens, et non l'ensemble des peuples indo-européens. Les peuples dits «aryens» ne constituent qu'une branche des Indo-Européens, à savoir les Indo-Iraniens. Il n'existe aucune preuve que les premiers locuteurs indo-iraniens aient eu des caractéristiques physiques spécifiques.

Les peuples dits indo-européens formaient un ensemble génétiquement hétérogène, très diversifié, et ne partageaient pas de traits homogènes, et sûrement pas de chevelure blonde ou des yeux bleus. Ces caractéristiques étaient davantage associées à certaines tribus germaniques de l'Europe du Nord, mais demeuraient absolument minoritaires en Europe, notamment chez les Celtes, les Grecs, les Romains, les Hispaniques, et même les Slaves. L'idée que les Indo-Européens étaient blonds ou aux yeux bleus est l'une des plus graves falsifications historiques propagées à la fin du XIX^e siècle par des idéologies racistes, à une époque où l'Europe dominait militairement le monde et où l'Empire allemand fut créé en 1871. En particulier, l'Allemagne unifiée, qui était l'un des pays les plus avancés en philologie au début du XIX^e siècle, connut alors une montée du nationalisme et du militarisme à la fin du siècle.

L'usage désastreux du terme au XX^e siècle par des idéologies racistes et des régimes totalitaires a complètement anéanti le travail des philologues et, dans une certaine mesure, des orientalistes. Toutefois, les pionniers de la philologie comparée et les orientalistes fascinés par l'Iran et les peuples aryens, tels que Kazimirski, n'ont cherché en aucun cas autre chose que la quête du savoir, de l'histoire, de la philologie et, par-dessus tout, des liens entre les peuples, ainsi qu'une admiration pour les cultures et civilisations orientales. Leur objectif n'était en aucun cas d'exclure ou de mépriser, mais bien au contraire de comprendre et de valoriser, et parfois intégrer.

Certes, comme le montre la biographie de notre orientaliste, il ne faut pas non plus tomber dans l'excès inverse et défendre sans nuance les linguistes, drogmans et orientalistes contre toute forme de blâme. Ils demeurent des êtres humains, et leurs travaux ont évidemment été influencés par les préjugés de leur époque. Kazimirski, en particulier, partageait certaines visions négatives et stéréotypées des Turcs et des Arabes. Cela dit, il est important de souligner son rejet du colonialisme. Depuis toujours, les sciences ont été instrumentalisées à des fins idéologiques, souvent pas nécessairement malveillantes. Il serait naïf de prétendre que les sciences, les arts, la poésie et la littérature ont évolué indépendamment de la politique et de la diplomatie. Cela est particulièrement vrai dans le domaine de l'orientalisme, et la vie de Kazimirski en est un exemple concret.

Cependant, puisqu'il est question des aspects sombres, ou du moins de ce qui ternit l'image de l'orientalisme et de la philologie, il convient également de rappeler certains aspects aujourd'hui considérés comme positifs dans nos histoires nationales. L'engouement pour l'histoire des peuples, l'archéologie, la connaissance des langues et l'exploration des origines communes

fut au cœur de la naissance des États-nations européens tels que nous les connaissons aujourd'hui. En effet, la quête d'histoire, d'orientalisme et des liens avec l'Empire ottoman insuffla un nouvel élan aux mouvements de libération nationale, comme en témoignent la guerre d'indépendance grecque (1821-1829) et l'insurrection polonaise de 1830.

Il n'est donc pas surprenant que des figures majeures de l'insurrection polonaise, telles que le professeur d'histoire Joachim Lelewel et le grand poète Adam Mickiewicz, fussent des hellénistes passionnés et, dans une large mesure, des orientalistes. Lelewel et Mickiewicz firent leurs débuts dans la sphère des Philomathes de Vilnius. Ces derniers, fervents partisans de l'indépendance polonaise et lituanienne, traduisirent le Coran tatar en polonais dans les années 1820. Ce manuscrit, qui transita par Kazimirski, fut publié à Varsovie en 1858, avec la grande contribution d'un traducteur tatar polonais, Jan Buczacki.

Il est fascinant de constater comment ces trajectoires se croisent de manière insoupçonnée, illustrant que l'orientalisme, bien plus qu'une simple discipline académique, joua un rôle essentiel en tant que moteur d'influence et de transformation des nations européennes. La situation actuelle de l'Europe orientale et du Proche-Orient ne fait que renforcer cette évidence : un destin croisé entre ces deux régions.

L'éternelle « question d'Orient »

Si une personne mentionne aujourd'hui des noms tels que Jérusalem, Gaza, la Palestine, la Crimée, Sarajevo, Bagdad, Mossoul, la Libye ou la Syrie, des images de guerres récentes ou de conflits persistants surgissent inévitablement. Or, toutes ces régions faisaient autrefois partie intégrante de l'Empire ottoman, le plus puissant empire musulman de l'histoire. C'est ce que les diplomates du XIX^e siècle, anticipant un avenir complexe pour ces territoires, appelaient la « question d'Orient ». Le déclin de l'Empire ottoman devint alors un enjeu central des relations internationales. L'appétit des puissances européennes s'aiguisa au fil du XIX^e siècle, alimenté par l'émergence des mouvements nationalistes et les ingérences diplomatiques des grandes puissances de l'époque : la Russie, le Royaume-Uni, la France, l'Autriche et, plus tard, le nouvel Empire allemand. Cet appétit se transforma en une folie dévastatrice pour l'Europe, l'Orient et l'Afrique.

Comme l'a écrit Friedrich Nietzsche (1844-1900) dans son plus célèbre ouvrage, *Ainsi parlait Zarathoustra*, où un sage prophète iranien révèle la

réalité du monde occidental aux lecteurs européens du XIX^e siècle : « Le sang est le plus mauvais témoin de la vérité : le sang empoisonne même la doctrine la plus pure du venin de la folie et de la haine des cœurs » (p. 115). Aujourd'hui, les guerres et les divers événements humanitaires et sociaux macabres du Moyen-Orient ont tellement marqué l'actualité qu'ils ont inévitablement terni l'image du monde musulman en Europe. Le temps de la fascination semble révolu, bien que des œuvres comme *Dune*, réalisé par le cinéaste français Denis Villeneuve, aient récemment ravivé un certain intérêt pour l'Orient. Ce film, adapté de l'œuvre futuriste de Frank Herbert (1965), offre un regard valorisant sur le monde arabe, avec un ensemble de références islamiques citées positivement par l'auteur américain : « Mahdi », « Muad'dib », « Lisan al-Gaib », et même « Jihad ». Par ailleurs, George Lucas rendit hommage à la ville de Tataouine, située en Tunisie, en en faisant la planète d'origine où furent élevés ses deux plus grands héros : « l'Élu », Anakin, alias Dark Vador, et son fils Luke Skywalker, personnages emblématiques de sa saga *Star Wars*. L'Orient continue d'inspirer.

Pourtant, alors que la Pologne et la Russie continuent d'afficher fièrement d'excellentes facultés et instituts orientalistes, très actifs dans la publication d'ouvrages, l'organisation de colloques et les recherches approfondies (comme celles entreprises depuis près de vingt ans sur le Coran des Philomathes), la France, autrefois « La Mecque des orientalistes », a quasiment abandonné l'orientalisme. Les facultés orientalistes ont toutes disparu, et le sujet a été relégué au rang de relique. La perte de cette discipline, alors que les enjeux géopolitiques actuels soulignent la nécessité d'une compréhension profonde et nuancée de l'Orient, montre à quel point cette lacune est préjudiciable. Seule une véritable connaissance de l'histoire, de la culture, des langues et des arts peut offrir les clés d'une analyse éclairée, dépassant les vieux clichés. À une époque où l'on ne jure que par l'ultra-spécialisation et l'expertise confinée à une période restreinte ou à un pays en particulier, un peu de globalité et d'approches interdisciplinaires apporte un peu de fraîcheur. L'orientalisme, dans sa richesse et sa complexité, ne mérite pas d'être réduit à un simple lot de momies et de sarcophages de l'Égypte ancienne, mais plutôt d'être réhabilité comme un champ d'étude essentiel pour comprendre les dynamiques mondiales contemporaines.

La décolonisation a laissé des séquelles, et le best-seller d'Edward Said, *L'Orientalisme* (1978), bien qu'il soit une œuvre remarquable qui mérite son succès, a gravement entaché la réputation du mouvement, tant en Occident qu'en Orient. Même l'excellent *Dictionnaire des orientalistes de*

langue française fait le constat dans son introduction que l'orientalisme en France fait partie d'un passé révolu. Lucette Valensi va jusqu'à affirmer que «l'orientalisme est mort», ce que François Pouillon confirme (p. XXVII) :

«La réfutation de l'orientalisme est venue de l'intérieur. Anticipant sur la pulsion saidienne [1978], le diagnostic de Jacques Berque [1960] fut bientôt suivi par les instances du CNRS. L'architecture des disciplines précédait le jugement de l'histoire qui allait vouer aux gémonies tout ce savoir, tout ce travail.»

Cela dit, comme le rappelle le proverbe arabe, «ce qu'on ne peut faire parfaitement ne signifie pas qu'il faille totalement l'abandonner». Il ne s'agit pas de rétablir l'orientalisme en tant que grande discipline, mais plutôt de promouvoir des récits, des histoires, des biographies, des recherches linguistiques qui démontrent l'importance du mouvement orientaliste.

Voir le monde autrement : dépasser les illusions d'impartialité

«Tout ce qui est droit ment [...] Toute vérité est courbée,
le temps lui-même est un cercle.»
Nietzsche, *Zarathoustra*.

Les chemins du savoir et de la quête de connaissance sont multiples. Ils peuvent se tracer par des recherches personnelles, des voyages ou encore des ouvrages consacrés à l'histoire de diverses régions du monde, qu'ils soient abordés sous des angles littéraires, orientalistes, religieux, historiques ou géopolitiques. Toutefois, il ne faut pas se leurrer : lire des bibliothèques entières ou parcourir le monde ne garantit pas une vision objective, juste et non biaisée, si l'on se croit issu d'une civilisation supérieure ou naturellement «impartiale». D'abord, être totalement neutre et impartial relève de l'utopie pure. Comme le dit Jean Jaurès : «En fait, il n'y a que le néant qui soit neutre⁷».

La prétendue impartialité ou vision objective n'est souvent qu'un leurre dissimulant une forme d'ignorance ou un sentiment de supériorité inconscient. L'exemple des cartes du monde – qui varient selon les pays, leur centre, leur distorsion et leur orientation – illustre combien notre vision est influencée par notre conditionnement. Comme l'a bien cerné Emmanuel

7. Jean Jaurès, *Revue de l'enseignement primaire*, Paris, octobre 1908.

Kant (1724-1804) dans *Critique de la raison pure*, nous ne voyons pas le monde tel qu'il est, mais tel que nous sommes !

Il est vrai que l'impartialité ne peut être acquise lorsqu'il s'agit de sujets trop personnels, mais à l'échelle de l'histoire de millions de personnes, de grandes religions et philosophies ayant traversé les siècles, il devrait être possible d'aspirer à une forme d'humilité et d'objectivité respectueuse. D'ailleurs, presque chaque auteur ou intervenant prétend posséder cette objectivité. Cependant, « l'habit ne fait pas le moine ». L'impartialité, ou du moins sa quête, reste un objectif complexe et utopique, qui ne se conquiert que par un long apprentissage fondé sur l'empathie, le rejet des discriminations et une compréhension sincère de l'autre. Or, c'est ici que les masques tombent. Car ceux qui se présentent comme impartiaux, convaincus que leur pays, leur continent ou leur groupe civilisationnel détient la « vérité » ou une « vision juste », ne réalisent pas que cette conviction trahit un sentiment de supériorité inavoué. L'argument selon lequel une bonne éducation suffit est souvent avancé sans malice, mais comme le dit le proverbe chrétien : « L'enfer est pavé de bonnes intentions ». Il est grand temps de cesser de croire que le reste du monde serait mal éduqué !

Comme l'ont démontré des penseurs tel l'anthropologue Claude Lévi-Strauss (1908-2009) dans *Race et histoire*, ou de manière plus acerbe le philosophe Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, les Occidentaux ne sont pas supérieurs aux autres civilisations. Si, pendant longtemps, ils le furent sur des aspects militaires, économiques ou technologiques, cette supériorité, fondée sur des critères matériels, ne saurait justifier la conviction erronée selon laquelle l'Occident serait intrinsèquement supérieur sur le plan éthique, religieux ou même politique. Cette croyance en une hiérarchie des civilisations, où l'Occident se place en haut de l'échelle, au nom de son système politique, ou « ascendant moral », est à rejeter. Que l'Europe dispose aujourd'hui, dans l'ensemble, de systèmes politiques libéraux et démocratiques est formidable, mais l'histoire et la valeur d'un pays ne se jugent pas à ce seul critère, d'autant plus qu'au fil des siècles, les progrès sociaux n'ont jamais été l'apanage exclusif de l'Europe occidentale.

Le droit de vote des femmes, magnifique progrès social, ne fut accordé en France qu'en avril 1944 et appliqué seulement en avril 1945, plusieurs décennies après les initiatives des pays d'Europe de l'Est et du Nord. La Pologne, la Hongrie et la Roumanie l'accordèrent dès 1918. En Russie, le droit de vote des femmes fut reconnu dès mars 1917, après la révolution de Février, par le premier gouvernement provisoire, puis officiellement confirmé dans la Constitution soviétique de 1918. Ainsi, les bolcheviques,

malgré leur réputation sanguinaire, précédèrent une partie du monde occidental libéral dans ce progrès social. Toujours, dans les caricatures orientales du XIX^e siècle, l'image dominante reste celle d'un Empire ottoman décadent, moribond, macabre, alors même que ce fut son plus grand siècle de réformes.

L'égalité des civilisations sur le plan humain constitue le point de départ de la réflexion de ce livre. Toute personne désireuse de s'instruire sur l'Orient, l'Extrême-Orient, le Moyen-Orient, l'Afrique ou toute autre région du monde doit se détacher des logiques de « deux poids, deux mesures », de l'indignation sélective et des jugements hâtifs. Comprendre ne signifie pas nécessairement accepter ni adopter les coutumes d'un autre peuple. Comme le soulignait Aristote dans *Éthique à Nicomaque* : « Chacun juge correctement de ce qu'il connaît, et en ce domaine, il est bon juge ». Mais, pour ce qu'il ne connaît pas, la maxime est la suivante : « La marque d'un esprit éclairé réside dans la capacité à contempler une idée sans l'approuver. »

Adoptons le principe d'une impartialité raisonnable, nourrie par une curiosité respectueuse et ouverte : cela constitue un excellent point de départ.

Orientalisme en Europe orientale

En France, y compris dans les milieux éduqués, l'histoire européenne est encore perçue, souvent inconsciemment, à travers un prisme de supériorité occidentale. Cette vision s'étend à tous les domaines : scientifique, politique, militaire, artistique, culturel et même moral. Comme le soulignait avec justesse René Descartes (1596-1650) dans *Discours de la méthode* : « La première et principale cause de nos erreurs sont les préjugés de nos enfances » (I, 13). L'histoire de l'Europe orientale et de l'Orient reste largement méconnue, et leurs contributions sont fréquemment reléguées au second plan. L'orientalisme de l'Europe orientale est souvent abordé de manière superficielle, reposant soit sur la méconnaissance, soit sur des pré-supposés – des visions parfois inconscientes – d'une région en retard par rapport à la Renaissance et aux grands mouvements intellectuels et réformateurs. Copernic (1473-1543), Hevelius (1611-1687) et Lomonossov (1711-1765) se retourneraient dans leurs tombes face à de telles idées réductrices.

L'un des stéréotypes les plus répandus consiste à croire que l'orientalisme serait une production exclusivement occidentale. Or, cela n'est guère logique, car la Russie et la Pologne abritaient dès le XIII^e siècle des populations musulmanes et se situaient aux portes de l'Empire ottoman. Cet

orientalisme d'Europe orientale est tout aussi ancien, riche de traditions académiques, et il devança parfois l'Occident. Kazimirski lui-même tomba dans le piège consistant à considérer les orientalistes occidentaux comme toujours précurseurs, et il le paya cher avec l'échec de sa traduction polonaise du *Gulistan* en 1876. Dans son introduction, il avait en effet dressé une liste exhaustive de tous les traducteurs de Saadi. Cependant, il ignorait que le plus ancien d'entre eux, et avec élégance, n'était autre qu'un Polonais : Samuel Otwinowski (1575-1650). L'une des toutes premières écoles orientalistes au monde fut l'École polonaise des langues orientales à Istanbul, créée en 1766 par le roi Stanisław August Poniatowski. À titre de comparaison, l'École des langues orientales de Paris (INALCO) ne fut fondée qu'en 1795. Comme le dirent les deux rois dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Nous ne sommes pas les premiers, et pourtant il faut nous faire passer pour tels » (p. 290).

Si l'orientalisme français est bien documenté, l'orientalisme polonais, ou plus largement celui d'Europe orientale, constitue un défi tout autre. Découvrir les orientalistes d'un pays effacé des cartes pendant plus d'un siècle n'est guère aisé. De surcroît, au XX^e siècle, les historiens polonais étaient pleinement investis dans l'écriture d'une histoire nationale positive et relativement linéaire. Les orientalistes polonais ayant exercé en Russie furent systématiquement ignorés, parfois même considérés comme des traîtres à la patrie. Une telle discrimination n'a pas sa place dans les sciences et les arts, d'autant plus que la Pologne n'était pas encore libre. Nombre de ces orientalistes furent des pionniers exceptionnels dans leurs domaines, et certains continuèrent à publier en polonais jusqu'à la fin de leur vie.

Une étude approfondie de l'orientalisme, englobant tant l'Europe orientale qu'occidentale, permettrait de dépasser ces clivages et d'élargir notre perspective historique. Ce livre propose une méthode ancestrale : celle de la narration d'une histoire avec un héros. Depuis toujours, l'homme appréhende plus aisément les concepts à travers des exemples concrets plutôt que par des définitions théoriques. Comme l'a magistralement exprimé Nietzsche : « Dans le monde, les choses les meilleures ne valent rien sans quelqu'un pour les mettre en scène : le peuple appelle ces metteurs en scène : de grands hommes » (*Zarathoustra*, p. 69).

ALBERT DE BIBERSTEIN KAZIMIRSKI, AMBASSADEUR ENTRE DEUX MONDES

« Wojciech Biberstein Kazimirski, je ne sais pas s'il vous est connu,
mais c'est une œuvre d'art, toujours hors du commun mais sous-estimé.

C'est un ami proche, agréable à mon cœur et digne de respect. »

Professeur Joachim Lelewel¹

Albert de Biberstein Kazimirski (1808-1887) incarne à merveille toute la diversité et la richesse de l'orientalisme européen, notamment celui de l'Europe orientale, encore si peu exploré. Il étudia passionnément cette science à l'Est comme à l'Ouest de l'Europe – à Varsovie, Berlin et Paris – tout en s'imprégnant des sujets de recherche des centres orientalistes de l'Empire russe de son époque : Vilnius en Lituanie, Saint-Petersbourg, Moscou, ainsi que Kazan, dans la région musulmane du Tataristan. Sa compréhension syncrétique de l'orientalisme se reflète dans ses œuvres. Il fut le seul traducteur francophone du Coran en France au XIX^e siècle et l'innovateur d'un *Dictionnaire arabe-français* unique en son genre.

Parallèlement à son œuvre littéraire et scientifique, Kazimirski mena une carrière diplomatique respectable, témoin des moments clés du XIX^e siècle. Présent lors du traité de Paris, officier de la Légion d'honneur, il fut également honoré par la reine Victoria, la Prusse, et servit avec succès deux shahs d'Iran et deux princes présidents polonais. Bien qu'il n'ait jamais porté officiellement le titre d'ambassadeur, il fut indéniablement un ambassadeur de l'orientalisme dans son ensemble, où la littérature, la linguistique et les connaissances historiques et religieuses demeuraient intimement liées à la diplomatie. Le ministère des Affaires étrangères de France sut reconnaître à Kazimirski un apport varié à la science et à la diplomatie en France : « M. de Biberstein Kazimirski s'était fait un nom dans le monde savant comme dans la société diplomatique. On le comptait parmi les principaux

1. Bibliothèque de Vilnius, VUB RS F12-140, p. 16, lettre de 1850 à Séverin Gałęzowski. Toutes les citations des lettres de Lelewel et de Kazimirski adressées à leurs compatriotes sont des traductions depuis le polonais.

orientalistes de notre époque².» Or, qui de mieux qu'un ambassadeur orientaliste pour saisir pleinement l'importance de la relation entre l'Europe et l'Orient ? Rien n'est plus puissant que l'exemple de ceux qui en furent les passeurs.

Kazimirski possède le profil idéal pour ce rite de voyage initiatique : un grand savant, pionnier dans plusieurs domaines, sans chercher à attirer l'attention sur lui ni à éclipser son entourage. Il est resté, comme dirait Marc Aurèle, « simple, bon » et « non césarisé » (VI, XXX). Son mentor, le célèbre professeur Joachim Lelewel (1786-1861), le qualifiait d'oiseau rare³.

Lelewel, figure centrale de l'histoire contemporaine de la Pologne et de la Lituanie, jouissait d'une grande notoriété et entretenait des relations à travers toute l'Europe. Or, il incitait fréquemment ses correspondants à faire la connaissance de notre homme. Car au-delà de ses qualités de savant, on découvre un homme sympathique, enthousiaste, rêveur, et même un excellent barista ! Dans une lettre de 1850 adressée à Maurycy Wroński, Lelewel écrit :

« Je te conseille de faire la connaissance de Kazimirski. C'est un savant très positif, très noble [...] Avec ou sans ses lunettes, il a l'air savant. Il prépare un excellent café, le meilleur au monde, même le Sultan turc ou le Bey d'Alger n'ont pas le privilège de boire un café pareil. Montre-lui cette recommandation et demande-lui de te servir du café, et bois-le à ma santé. Il en vaut la peine et puis embrasse-le de ma part avec quand même une critique parce qu'il ne m'écrit pas. Plutôt que l'histoire polonaise, il va te parler de Muhammad, des Arabes, des Hébreux, des Turcs, des Arméniens. Tout ce qu'il te dira à ce sujet-là est fiable. Il détient un grand savoir, puisé dans les livres et chez les savants, malgré sa mauvaise habitude de remettre les choses au lendemain. Je te conseille de ne pas faire comme lui, et de ne pas ajourner de prendre un café avec lui⁴. »

Hélas, il ne nous est plus possible de savourer son délicieux café, mais son histoire se déploie devant nous, riche de sens et d'inspiration.

2. Anonyme, « Nécrologie, 2 juillet 1887 », *Mémorial diplomatique*, v. 24, Paris, Kugelmann, p. 421-422.

3. Helena Więckowska, *Listy emigracyjne Joachima Lelewela*, vol. V, Cracovie et Wrocław, PAU, 1956, p. 231. Il sera fait référence dans le reste du livre à cette source sous la forme : *Lelewel*, t.

4. *Lelewel*, t. II, 1949, lettre du 1^{er} mai 1836, p. 21.

La valeur au-delà de la renommée

«L'émeraude ne perd pas de sa valeur, faute de louange.»

L'empereur Marc Aurèle, *Pensées*.

On a souvent tendance à croire que la notoriété est le reflet fidèle de la valeur intrinsèque d'un individu. Pourtant, tout ce qui brille n'est pas d'or. Ce n'est pas la reconnaissance publique qui révèle la véritable valeur d'une personne, mais plutôt la qualité de ses relations privées, loin des projecteurs : dans l'intimité de la famille et des amis, là où réside l'estime sincère de ceux qui nous connaissent tels que nous sommes vraiment. C'est le concept philosophique du «Royaume intérieur», développé dans *Comprendre la nature humaine*⁵. Certes, c'est ce royaume qui prime dans l'absolu.

Mais dans le cas d'un savant ou d'une personnalité publique, l'impact sur la société, l'aura, le charisme, ainsi que l'héritage scientifique et littéraire constituent des éléments tout aussi essentiels. Une biographie a pour vocation de réunir toutes ces facettes dans une mise en scène un peu théâtrale, révélant non seulement le savant, mais aussi le monde qui l'entoure.

Kazimirski côtoya les grandes figures de la diaspora polonaise en Occident : des auteurs et poètes tels que Mickiewicz et Lelewel, ainsi que des hommes politiques de renom, parmi lesquels les princes Czartoryski, deux shahs d'Iran et de nombreux ministres des Affaires étrangères. Il aurait même rencontré Napoléon III et le sultan ottoman. Il jouissait d'une certaine popularité dans les années 1870, étant notamment mentionné de son vivant dans l'encyclopédie de Pierre Larousse, ainsi qu'en Pologne dans la *Bibliografia polska* d'Estreicher l'Ancien (1827-1908) et l'*Encyklopedia Powszechna* [Encyclopédie universelle] de Samuel Orgelbrand. Lorsque plusieurs biographes récents présentent Kazimirski comme «en retrait» et «peu connu», il suffit pourtant de rappeler qu'il était lu dès les années 1840 par Victor Hugo et Fiodor Dostoïevski !

Il est étonnant de constater combien la pérennité du nom de l'auteur, portée par l'incroyable longévité de ses œuvres, contraste avec l'oubli de sa personne, au point que des erreurs à son sujet abondent dans les anciennes notices, se trompant sur son nom, son prénom, son origine, sa religion personnelle et celle de ses parents. Certains vont même jusqu'à penser que «le Kazimirski» désigne le titre d'un dictionnaire arabe classique, et non son auteur !

5. Abdel Maximus et Yannick Crémer, *Comprendre la nature humaine*, KDP, 2025.

Ce paradoxe de pérennité et d'oubli s'explique d'abord par la difficulté de réunir ses archives, ainsi que par son caractère modeste. Mais en réalité, les historiens se réjouissent de ce genre de situation qui les pousse à approfondir leurs recherches. Au-delà des difficultés techniques, l'obstacle majeur fut sans doute l'approche historique du XX^e siècle, qualifiée d'histoire « par le haut », focalisée sur les figures célèbres et les personnalités occupant des postes « importants », laissant dans l'ombre des profils atypiques.

Tolstoï, dans *Guerre et Paix*, critiqua cette vision en soulignant que l'histoire ne se réduit pas aux grands personnages. Ceux-ci ne sont que des acteurs parmi d'autres, d'où la nécessité d'élargir les perspectives et de diversifier les profils.

L'engouement des Européens aux XIX^e et XX^e siècles pour la traduction de textes anciens sacrés, tels que le Coran, la Torah ou des œuvres sanskrites, était remarquable. Dans ce domaine, il ne fait aucun doute que Kazimirski se distinguait parmi l'élite. Pourtant, l'historiographie française s'est principalement concentrée sur les grands professeurs de langues orientales en Europe occidentale, négligeant ainsi de nombreux autres profils singuliers. Cette lacune bibliographique a contribué à une reconstitution historique déformée. Bien que Chopin et Mickiewicz soient connus du grand public, ils n'étaient pas les seuls musiciens et poètes polonais d'exception à Paris. De même, si beaucoup d'orientalistes étaient des professeurs de langues orientales, une grande partie exerçait d'autres métiers.

La gloire attire inévitablement les regards, tout comme les recherches historiques qui l'accompagnent. Les raisons du relatif oubli de Kazimirski et d'autres profils atypiques sont multiples, mais cette tendance évolue. Aujourd'hui, l'intérêt pour la macro et la micro-histoire, la prosopographie, et ces perles rares encore cachées aux yeux du grand public ne cesse de croître, d'où l'émergence de cette première biographie qui rend hommage aux pionniers orientalistes issus d'horizons divers.

Voyage aux sources

« La tour de neuf étages a commencé par une seule brique.
Un voyage de mille lieues débute pour un simple pas. »
Lao Tseu, *Tao te king*.

La quête des archives est l'un des aspects les plus fascinants du travail d'historien, et il n'y a rien de mal à partager quelques exemples de ces

précieux trophées qui illustrent l'envers du décor dans la recherche du savoir, et sur lesquels, en réalité, repose l'écriture d'un livre d'histoire. Comme l'explique le grand historien et résistant français Marc Bloch (1886-1944), «l'histoire est une connaissance par traces⁶».

Or, la seule trace que Kazimirski souhaitait laisser était celle de ses livres. Presque toutes ses archives ont disparu, et l'absence de descendance compliqua davantage la tâche. Lorsque le ministère des Affaires étrangères demanda à l'orientaliste Charles Clermont-Ganneau (1846-1923) d'écrire sa nécrologie, il répondit : «Je l'aurais fait de grand cœur mais je manque de renseignements pour l'entreprendre⁷.»

Et il ne fut pas le seul à avoir jeté l'éponge. Au départ, les sources semblaient infimes, mais patiemment et passionnément, cette biographie s'est constituée à partir de centaines d'archives éparpillées en France, Pologne, Lituanie, Allemagne, Suisse, Russie, Ukraine, Turquie et Iran. L'identification des lieux, des sources et leur collecte fut en soi une enquête passionnante, avec à la clé de belles découvertes. Parmi les trésors de la quête d'archives, la Bibliothèque de Lelewel, qui accomplit un long voyage avant de finir en Lituanie, visitant en chemin Paris, Bruxelles et Kórnik. Ce fonds d'archives contient le plus beau trophée, six pages d'exercices de traduction du Coran dévoilant sa méthode de travail.

Une autre découverte ayant une symbolique très forte est une lettre de 1869, écrite à Séverin Goszczynski (1801-1876), bibliothécaire de l'École polonaise des Batignolles. Miraculeusement préservée, cette lettre a voyagé en Suisse, à Rapperswil, en 1874, avant d'être rapatriée à la Bibliothèque nationale de Varsovie en 1927, un lieu tragiquement incendié par les nazis en octobre 1944. Les archivistes polonais estiment que moins de 5 % des collections de la Bibliothèque nationale ont survécu aux flammes. Or, la lettre de Kazimirski fait partie des rares rescapées. Au-delà des informations qu'elle contient, c'est la beauté de son parcours qui est admirable, preuve qu'il ne faut jamais désespérer.

Comme l'historien Éric Anceau l'affirme : «Nous sommes convaincus que chacun ne se comprend bien que replacé en son temps, en son milieu, parmi les siens⁸.» Ainsi, lorsque cela s'y prête, la parole est donnée aux témoins et à l'auteur lui-même. Certaines lettres, notamment celles échangées dans les années 1870 avec son ami journaliste Janowski (1803-1888),

6. M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Paris, Armand Colin, 1993, p. 16.

7. AMAE, Archives diplomatiques, dossier personnel : 393QO/402.

8. Éric Anceau, *Napoléon III, un Saint-Simon à cheval*, Paris, Tallandier, 2012, p. 19.

Seconde page de la lettre miraculeusement sauvée des flammes nazies durant la Seconde Guerre mondiale, signée par Kazimirski en 1869, à Séverin Goszczynski, BR 1119, renommée BN 2955.

teraz organizuje do glowna propagande
polityczna i nie sciagnety nadow Jean-
wiskiem skarg i nie nabawty go kto-
pewnie. Bydz moje, chociaz tego nie
jestem pewny, ze gdybym byl w czas
swiadomiony o waszej probie mozt
byme byl dal Ministrowi objasnienia
o sciele naukowych celach waszego za-
ktadu, ale jak widziysz za póżno o tym
nie dowiedziatem.

Polecam ci zawsze dobre i przy-
jacielskie twojej sprawie, mocno za-
twierdzam ze nieustannie moje zatkni-
cia nie pozwalaja mi widywac
nie zadowolenia z najnowszymi

Kazimirski (Wielki)
paragi 31 Styziunia 1869
8 Boulevard des Invalides

ressemblent presque à des entretiens sur son passé en Pologne et son expérience politique. Plusieurs de ses correspondances avec Lelewel sont informelles et dévoilent des opinions introuvables ailleurs. Lorsqu’il qualifie son travail à la Société asiatique de « nul » ou qu’il exprime son mépris pour les Turcs, ce sont des pensées qu’il n’aurait jamais osé publier dans un ouvrage. Qui aurait imaginé qu’il correspondait également avec les princes Czartoryski ?

Les lettres sont des sources d’informations inattendues. Elles nous révèlent qu’à certaines périodes il se trouvait psychologiquement au bord du gouffre, tout en partageant volontiers son avis sur le vin français, l’hydromel de Lublin, ou encore le pain d’épices de Toruń. Il faut rendre à César ce qui appartient à César, Kazimirski est une aubaine pour l’historien. Il est bavard et divulgue parfois certaines informations confidentielles. Comme il le dit : « Il m’est difficile de m’exprimer brièvement avec juste quelques mots⁹. »

C’est une personne qui aime approfondir les sujets et n’hésite pas à extrapoler. Il est adepte de la correspondance pédagogique, initiée par Épictète (341-270 av. J.-C.) dans *Lettre à Ménécée* et développée par Sénèque dans ses *Lettres à Lucilius*. De ce fait, les correspondances de notre savant sont un vecteur de savoir et une porte d’immersion dans le XIX^e siècle.

9. Bibliothèque de Kórnik 7439-2, p. 337, lettre du 29 mars 1830.

En plus des archives, bien évidemment, toutes les publications concernant le sujet de près ou de loin sont incontournables. Il ne s'agit pas de jouer au perfectionniste, à relever les imperfections et erreurs de chaque article pour tout rejeter en bloc ou s'arrêter aux apparences. Comme le rappelle le hadith rapporté par al-Bukhārī à propos du Diable en personne : « Il a dit la vérité, bien qu'il soit un grand menteur ! » Ou, selon le proverbe occidental : « Même une horloge cassée donne l'heure juste deux fois par jour. »

Ainsi, tout fut passé au peigne fin : articles de presse, notices de dictionnaire et autres publications constituent des sources de premier ordre, non seulement en France, mais aussi en Algérie, en Pologne, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Russie, en Italie, aux Pays-Bas, ainsi qu'en Amérique latine, en Malaisie et en Indonésie. Certains articles étrangers se révélèrent décisifs pour confirmer certaines hypothèses. Par exemple, un bulletin du *Journal officiel du gouvernement de Varsovie*, du 12 novembre 1853, durant la guerre de Crimée, le mentionne parmi une liste de personnes interdites de retour en Pologne sous peine d'emprisonnement. Les informations relayées par les journaux ne sont pas toujours fiables, mais elles peuvent guider vers des pistes inattendues. Par exemple, trois journaux germaniques déclarèrent en 1860 qu'il avait reçu la décoration prussienne de l'Ordre de l'Aigle rouge. Aucune source française ni polonaise n'en fait état, et, surtout, qu'a-t-il fait pour la Prusse ? Mais en consultant les archives diplomatiques de Berlin, il s'avéra que ces journaux disaient vrai ! C'est le fameux proverbe oriental, connu en Inde, en Chine et dans le monde arabe : « On trouve dans le fleuve ce qu'on ne trouve pas dans l'océan. »

Effectivement, cette recherche fut aussi fructueuse dans le domaine des arts. Trouver une photo de Kazimirski, de son buste, qui passa de l'INALCO à la Sorbonne, puis au cimetière de Montrouge, fut une découverte inattendue. Mais la plus belle trouvaille concernant son apparence physique vint par le biais d'une nécrologie conservée à Varsovie, rédigée par le philologue lituanien Mikołaj Akielewicz (1829-1887)¹⁰. Après l'Insurrection de 1863 à Vilnius, Akielewicz s'était exilé en France et connaissait personnellement Kazimirski. Il le décrit physiquement et donna des informations précises sur son passé en Pologne ainsi que sur sa vie en France, notamment son salaire au *Journal des débats*. Plus intéressant encore, Akielewicz attendait une photographie de Kazimirski, que devait lui transmettre Teofil Kwiatkowski (1809-1891). « Dès que je recevrai la photographie, je te l'enverrai aussitôt », écrivait-il le 11 août 1887 dans une lettre adressée au journaliste Wincenty

10. BN: 7300 (microfilm : 51411), p. 39-40 lettres et p. 41-43 pour la nécrologie.

Korotyński (1831-1891). Malheureusement, Akielewicz ne put mener à bien son projet, car il rejoignit Kazimirski dans la mort quelques jours plus tard. Cependant, c'est cette phrase qui, de fil en aiguille, permit de retrouver à la Bibliothèque polonaise de Paris, dans une section non archivée, enfouie parmi des milliers de photographies non encore classées, un « portrait chinois » presque intime, réalisé par Kwiatkowski, d'un jeune homme souriant, regardant vers l'Orient : Wojciech Kazimirski.



Buste en pierre de Kazimirski
posé sur sa tombe au cimetière de Montrouge.

1

Aux origines d'un orientaliste polonais : récits, foi et patrie

« Connaître, c'est connaître par les causes.

Comprendre, c'est remonter aux origines. »

Jean d'Ormesson, *C'est une chose étrange à la fin que le monde*¹.

La persévérance et la foi en ses rêves permettent-elles d'accomplir de grandes choses, ou les cartes sont-elles déjà jouées d'avance ? Les origines géographiques et sociales influencent indéniablement le destin d'un individu et la réussite de ses projets, mais tout le charme de la vie réside dans l'absence de fatalité. Issu d'un modeste village d'une région disputée entre la France, la Russie, l'Autriche et la Pologne elle-même, Albert de Biberstein Kazimirski s'est imposé dans l'histoire de l'orientalisme par son travail et sa détermination. C'est à travers ses œuvres et sa fascination pour l'Orient qu'il se définissait avant tout, se décrivant lui-même comme « un ermite enfoui dans ses recherches orientales ».

Mais son histoire n'est-elle pas d'abord celle d'un Polonais éduqué en Pologne, contraint à l'exil pour ses choix patriotiques et sa participation à l'Insurrection contre la Russie ? N'est-ce pas là, en réalité, le cœur de son destin ? C'est dans son pays natal qu'il s'initia aux langues étrangères et décida de devenir orientaliste. C'est là qu'il tissa les liens les plus décisifs de sa vie, et jamais il ne cessa d'y être attaché, comme si, au-delà de ses recherches, une autre quête se poursuivait en lui : celle de ses propres racines et de la grande histoire des Slaves et de la Pologne.

Où se situe l'essence d'un homme ? Dans l'œuvre qu'il bâtit, ou dans la terre qui l'a vu naître ? Est-elle dans la science qu'il poursuit, les grandes actions qu'il accomplit, ou dans la valeur silencieuse des gestes quotidiens ?

1. Jean d'Ormesson, *C'est une chose étrange à la fin que le monde*, Paris, Robert Laffont, 2010, p. 21.

Ce sont là des questions profondes, sans réponse ultime. Chaque être, unique, trace son propre chemin entre héritage et devenir. Il est façonné par les racines qui l'ancrent et par l'élan qui l'emporte vers ce qu'il choisit de construire. L'Homme est l'héritage de ses ancêtres et le porteur de ses rêves.

Les récits patriotiques et orientalistes qui bercèrent son enfance

« Une vie libre est encore ouverte aux grandes âmes.
En vérité, celui qui possède peu est d'autant moins possédé :
louée soit la petite pauvreté. »
Nietzsche, *Zarathoustra*.

Notre héros vit le jour le 20 novembre 1808 à Korchów, dans le palatinat de Lublin, district de Tarnogród², au sud-est de la Pologne, à proximité de l'actuelle frontière ukrainienne. Fils unique de Józef de Biberstein Kazimirski († 1823) et de Francesca Scholastyka Malcheska († 1865), ses parents veillèrent à lui offrir une éducation soignée. Si sa condition de petite noblesse polonaise lui ouvrit certains privilèges, notamment en matière d'études et de réseaux, elle ne lui laissa aucun patrimoine. Dès son plus jeune âge, il dut consentir à de nombreux sacrifices pour poursuivre ses études.

Lors de ses années à Varsovie et à Berlin, il apparut que, même enfoui dans les plus obscurs manuscrits orientaux, il demeurerait avant tout un patriote. Il embrassa l'orientalisme pour percer les mystères de l'histoire, découvrir celle de l'Europe, de ses peuples slaves et germaniques, et restituer *in fine* à la Pologne sa véritable place. Le patriotisme est un attachement profond à sa patrie, à sa terre, à sa liberté, à son indépendance et à sa grandeur. Il s'enracine souvent dans un passé glorieux, qu'il soit réel ou idéalisé. Dans le cas de la Pologne, cette grandeur fut bien réelle au XVI^e siècle, lorsque le pays, puissant et influent, occupait une place centrale en Europe. Pour Kazimirski, l'histoire de la Pologne catholique et latine, située aux confins de l'Occident et aux portes de l'Orient, entretient un lien singulier avec les mondes orientaux, un lien au cœur de sa conception de l'histoire.

2. Description de Kazimirski à Janowski, BJ 3685 III, p. 244.

*De Jérusalem à la Prusse orientale, le dilemme oriental
des chevaliers venus d'Orient*

La disparition de la Pologne des cartes au XIX^e siècle, brisée par les trois partages, est sans aucun doute le plus grand traumatisme de son histoire. L'affaiblissement de ce royaume, jadis rayonnant, découle d'une multitude de causes, parmi lesquelles se distinguent les rivalités avec les puissances nordiques et orientales – notamment la Suède et la Russie – ainsi que les luttes pour la suprématie entre nations slaves, autour du contrôle de l'ancienne Rus' de Kiev. Ces facteurs, bien connus et abondamment étudiés, occultent souvent l'influence décisive des puissances germaniques voisines.

En réalité, la Prusse fut le principal moteur du démembrement de la Pologne. Le premier partage, en 1772, fut initié par Frédéric II, roi de Prusse, qui s'allia à deux souveraines d'origine germanique : Catherine II de Russie – née en 1729 à Stettin, alors ville de la Poméranie prussienne (aujourd'hui Szczecin, en Pologne) – et l'archiduchesse Marie-Thérèse d'Autriche. Après ce partage, la domination prussienne se révéla plus radicale que celle de l'Autriche, et même que celle de la Russie. La Prusse poursuivait un objectif clair de germanisation totale : langue, administration, réécriture historique, aussi bien dans les villes maritimes de l'actuelle Pologne que dans les régions originelles de la Grande Pologne, lieu de naissance de la Pologne. Ses voisins n'avaient pas, du moins au départ, envisagé une politique aussi systématique.

Kazimirski, historien et orientaliste avisé, avait compris que la naissance de la Prusse orientale était en réalité le fruit des dynamiques guerrières orientales. Il existe en effet un lien entre le Proche-Orient, la formation de la Prusse et la chute de la Pologne à la fin du XVIII^e siècle. La Prusse est l'État héritier de l'ordre des chevaliers teutoniques, fondé à Jérusalem en Terre sainte en 1190, au cours de la troisième croisade. Cet ordre fut plus tard invité en 1226 par le duc Conrad de Mazovie à s'établir à l'est du royaume de Pologne. Sa mission principale consistait à convertir et soumettre les Bororusses, ou Prussiens, un peuple balte parmi les derniers à résister à la christianisation. Le projet initial visait également à convertir les Lituaniens, qui résistaient farouchement au christianisme, malgré plusieurs tentatives de l'Église catholique et des conversions au sein de la noblesse lituanienne depuis le XIII^e siècle. Ils furent en effet le dernier peuple d'Europe à se convertir, avec la création du premier diocèse de Vilnius seulement en 1388. La conversion complète du reste de la Lituanie, incluant la Samogitie,

dernière province païenne d'Europe, n'intervint qu'au début du ^{xv}^e siècle, avec la création du diocèse en 1417.

Les chevaliers teutoniques, soutenus par le pape Grégoire IX et avec le consentement des Polonais, tentèrent également d'étendre l'influence catholique aux populations orthodoxes ruthènes des terres des princes de l'ancienne Rus' de Kiev. Ils s'emparèrent de l'importante ville de Pskov avant d'être arrêtés à la bataille décisive du lac Peïpous en 1242 par le prince de Novgorod, Alexandre Nevski, proclamé saint de l'Église orthodoxe russe par le métropolite de Moscou en 1547 et devenu l'un des héros nationaux les plus célèbres de l'historiographie russe.

Au final, toutes les ambitions polonaises liées au projet d'installation des chevaliers teutoniques à leur frontière orientale se révélèrent catastrophiques pour la nation polonaise. Une fois les Prussiens originels soumis, les chevaliers s'approprièrent leur identité, allant jusqu'à se faire appeler eux-mêmes «Prussiens». Le terme Bororusse désignait à l'origine un peuple «presque russe», sans aucun lien avec les envahisseurs germaniques qui finirent par lui «voler» son identité. Le duché de Prusse fut officiellement créé en 1525, lorsque l'ordre teutonique fut sécularisé. Selon Daniel Dubois, éminent spécialiste de l'histoire polonaise, cette invitation faite aux chevaliers germaniques d'encercler la Pologne constitua «l'une des actions les plus funestes de l'histoire de la Pologne³». Il y a une ironie tragique à considérer que cet ordre de chevaliers, né de la ferveur orientale des croisades qui embrasèrent l'Europe médiévale, joua un rôle fatal pour la Pologne.

Malgré sa puissance militaire, qui lui permit initialement de triompher des chevaliers teutoniques puis de la Prusse, la Pologne commit l'erreur stratégique de sous-estimer la redoutable capacité diplomatique de ses adversaires, qui surent rallier à leur cause le Saint-Empire germanique, et bien souvent le pape. Au moment de la création du duché de Prusse au ^{xvi}^e siècle, nul n'aurait pu imaginer le destin glorieux qui attendait cet État. La forteresse de Malbork, ancienne capitale des chevaliers teutoniques, conquise par les Polonais en 1457, servit pendant des siècles de résidence royale polonaise. La nouvelle capitale du duché de Prusse fut Königsberg, une charmante cité sans prétention guerrière que le philosophe Kant aimait tant qu'il ne la quitta jamais. La Pologne n'avait en théorie rien à craindre du duché, même si le couronnement à Königsberg de Frédéric I^{er}, premier roi de Prusse en 1701, était un signal alarmant.

3. Daniel Beauvois, *La Pologne. Des origines à nos jours*, Paris, Points, 2022, p. 36.

Le premier partage de la Pologne fut scellé le 25 juillet 1772 à Saint-Pétersbourg, amputant la République des Deux Nations d'environ 211 000 km², soit près de 30 % de son territoire. La Prusse s'appropriâ la partie la plus riche, avec la quasi-totalité du littoral polonais sur la mer Baltique, ainsi que les régions septentrionales de la Grande Pologne, ne laissant à la République qu'une étroite bande autour de Gdańsk (Dantzig). La défaite des chevaliers teutoniques à Grunwald en 1410, qui aurait dû sceller le sort des Germains installés au nord-est, semblait ainsi symboliquement vengée : la Prusse reprit d'ailleurs la forteresse de Malbork. L'Autriche annexa une partie des terres ukrainiennes, avec la Galicie et sa capitale Lviv (Lemberg). Quant à la Russie, elle entama la reconquête des terres biélorusses de l'ancien grand-duché de Lituanie, en s'emparant notamment des régions de Vitebsk, Polotsk et Mstislavl. Ce fut le début de la sinistre prophétie des « trois aigles noirs ».

La Russie, le grand adversaire oriental de la Pologne

Fait notable : plusieurs Kazimirski servirent Napoléon. Dans sa lettre de recommandation du 8 septembre 1864, pour l'obtention de la nationalité française, le ministre Édouard Drouyn de Lhuys écrivit au sujet de notre auteur : « né dans l'ancien duché de Varsovie » – ce qui est historiquement inexact – « où résidait sa famille dont plusieurs membres ont servi la Grande Armée sous le Premier Empire⁴ ». Kazimirski valida ces propos, affirmant que sa fidélité à Napoléon III relevait « d'un sentiment héréditaire ». La réalité, toutefois, était plus nuancée : on retrouve des Kazimirski dans les deux camps, français et russe. Côté russe, l'un d'eux combattit les insurgés polonais de 1830 avant de devenir général en 1857⁵. Côté français, Józef Kazimirski servit dans le 12^e régiment polonais lors de l'insurrection contre la Russie en 1830, puis émigra en Algérie, où il sollicita une aide de la France en 1842⁶. Plus tard, au XX^e siècle, un lieutenant J. Kazimirski s'illustra dans l'armée britannique contre l'Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale⁷.

4. AN : BB/27/1241/2/B à BB/27/1243/4, n° 732 X 8, p. 27 et 33.

5. Madeleine Grawitz, *Michel Bakounine*, Paris, Plon, 1990, p. 216-219.

6. Bibliothèque Czartoryski n° 6667.

7. Anonyme, *Perthshire Advertiser*, Perthshire, Écosse, 21 déc. 1940, p. 11-12.

Comme beaucoup de Polonais au XIX^e siècle, plusieurs Kazimirski traversèrent l'Atlantique. Le héros national polonais Tadeusz Kościuszko (1746-1817) y était déjà arrivé dès 1776 pour rejoindre l'armée continentale de George Washington pendant la guerre d'indépendance américaine (1775-1783). Il mit ses talents d'ingénieur militaire au service des treize colonies insurgées. Admiré pour sa bravoure, Kościuszko se lia aux dirigeants de l'indépendance américaine. Parmi ses correspondants sur le Nouveau Continent figurait d'ailleurs un certain Nicolas Kazimirski⁸.

Kościuszko inspira toute une génération de patriotes, y compris notre auteur. Il incarne l'idéal d'une Pologne libre et forte. Pas nécessairement aussi dominante qu'à son heure de gloire au XVI^e siècle, lorsqu'elle était la grande puissance d'Europe orientale, mais certainement pas une Pologne soumise, vassale ni de la Russie ni de la France napoléonienne. Tel était l'idéal de Kościuszko – et l'histoire lui donna raison.

Témoin du premier partage de son pays en 1772, juste avant son départ pour les États-Unis, cet événement marqua profondément sa conscience patriotique. La victoire des insurgés américains contre l'Empire britannique en 1776 renforça sa détermination à lutter pour l'indépendance de sa terre natale. De retour en Pologne en 1784, il espérait voir son pays se réformer, préserver son autonomie, voire reconquérir ses terres perdues. Et effectivement, la Grande Diète, soutenue par le roi Stanisław II, lança des réformes ambitieuses. Parmi elles, la Constitution du 3 mai 1791 visait à renforcer la République des Deux Nations.

Cette fois, c'est la Russie qui fut l'instigatrice du second partage. Catherine II, qui avait soutenu en 1764 l'élection de son ancien amant Stanisław August au trône de Pologne, espérait un monarque docile, non un réformateur. Comme le dit l'adage, l'appétit vient en mangeant : voyant la Pologne s'affaiblir, la tsarine perçut les réformes de Stanislas comme une menace directe à ses intérêts. Elle y vit même une forme de trahison de la part de son ancien protégé. Pourtant, elle, l'Allemande qui parlait à peine le russe, savait pertinemment que, une fois le pouvoir acquis, un bon dirigeant doit toujours faire primer l'intérêt national sur les affinités personnelles. L'histoire en offre maints exemples, tel Jean-Baptiste Bernadotte, général de Napoléon, élu prince héritier de Suède en 1810, qui se retourna contre son bienfaiteur en 1813, ou encore celui du prince Adam Czartoryski, qui était si proche du tsar Alexandre I^{er} qu'on le soupçonna d'avoir été l'amant de l'impératrice Élisabeth et peut-être le père naturel de son fils.

8. Anonyme, *Bulletin philologique et historique jusqu'à 1715*, Paris, 1916, p. 337 et 409.

Le premier partage de la Pologne en 1772 avait ouvert la boîte de Pandore pour la Russie de Catherine II. Qu'il s'agisse d'un opportunisme circonstanciel ou d'un projet mûrement planifié, la tsarine mit en œuvre l'ambition d'Ivan IV, qui s'était proclamé « Tsar de toutes les Russies » lors de son couronnement en 1547. Pour concrétiser cette vision, la Russie devait récupérer la « Russie blanche », c'est-à-dire les terres biélorusses du grand-duché de Lituanie, sécuriser la Baltique et surtout reprendre intégralement la Rus' de Kiev – alors appelée « Petite Russie ». Par-delà, elle étendit son influence sur la mer Noire, au détriment des Tatars et de l'Empire ottoman, surpassant ainsi tous les tsars de Russie dans la conquête des territoires européens.

Les terres de la première Russie, l'ancienne Rus' de Kiev, correspondant aujourd'hui à l'Ukraine, étaient particulièrement convoitées, car Kiev est considérée comme la « mère de la Russie ». Elle fut la première grande capitale de la Rus' avec l'arrivée d'Oleg de Novgorod vers 882, devenant ainsi le berceau historique et spirituel de la civilisation russe. Quant à Novgorod, située à mi-chemin entre Moscou et Saint-Petersbourg, fondée vers 859, elle demeure la plus ancienne cité russe et la seule jamais conquise ni soumise par les Tatars. Sous le règne de Catherine II, les Romanov entreprirent de reprendre l'ensemble des anciennes terres des Riourikides, ce qui ne pouvait se faire sans une guerre majeure contre la République des Deux Nations, laquelle nourrissait elle aussi, bien que cela soit moins souvent rappelé, des prétentions historiques sur ces territoires.

Après la chute de la Rus' de Kiev en 1240, prise par les Tatars de la Horde d'Or menés par Batu Khan, ces terres devinrent l'enjeu de nouvelles ambitions. Dès le XIV^e siècle, le roi polonais Casimir III le Grand annexa la Galicie (1340), tandis que les Litvaniens de Gediminas s'emparèrent de Kiev (vers 1362), ouvrant ainsi six siècles de rivalités entre la Pologne, la Lituanie et la Russie pour le contrôle de l'Europe orientale.

Un nouvel équilibre, plus favorable à la Russie, s'instaura au XVII^e siècle. En 1654, les cosaques zaporogues de Bohdan Khmelnytsky, cherchant à se libérer de la domination polono-lituanienne, se placèrent sous la protection du tsar Alexis lors du traité de Pereïaslav, marquant le début d'une autonomie relative avec la création de l'Hetmanat cosaque. Puis, en 1667, le traité d'Androusovo divisa officiellement les anciennes terres de la Rus' de Kiev : la rive droite fut intégrée à la République des Deux Nations, tandis que la rive gauche – c'est-à-dire la rive orientale, puisque les rives sont désignées dans le sens du courant – revint à la Russie, qui obtint également Kiev, bien que située sur la rive droite, cédée exceptionnellement en raison de son

importance stratégique et symbolique. Cette possession fut confirmée par le traité de paix éternelle de 1686. Ce compromis, fondé sur un fragile équilibre, aurait pu garantir une stabilité durable. Mais l'histoire enseigne que la seule loi véritablement éternelle est que le passé se répète. Au XVIII^e siècle, les hostilités reprirent et, ironie tragique, la guerre et l'instabilité n'ont jamais véritablement cessé dans la région depuis.

La Crimée, qui n'avait jamais appartenu à la première Russie, Ruthénie ou Rus' de Kiev, fut conquise par les Tatars musulmans, descendants de la Horde d'Or, au XV^e siècle. En 1441, le Khanat de Crimée se constitua en un État tatar indépendant, avant de devenir vassal de l'Empire ottoman en 1478, tout en conservant une certaine autonomie. Dès 1764, Catherine II créa la province de Novorossia («Nouvelle Russie») pour désigner les territoires récemment conquis sur les Tatars et l'Empire ottoman, situés sur le littoral de la mer Noire ainsi que dans la région actuelle du Donbass. Cette province stratégique servit de base à la consolidation et à l'expansion russe dans le sud de l'Empire.

Lors de la guerre russo-turque de 1768-1774, l'armée russe remporta plusieurs victoires décisives. Le traité de Küçük Kaynarca, signé en 1774, accorda à la Russie un protectorat sur la Crimée, qui devint nominalement indépendante. Mais cette indépendance ne fut en réalité qu'une étape avant son annexion officielle. En 1783, Catherine II annexa la Crimée à l'Empire russe. Le général Piotr Potemkine (1739-1791), favori de l'impératrice, joua un rôle central non seulement dans la campagne militaire, mais aussi dans l'organisation administrative des nouveaux territoires.

Conscient de la perte stratégique que représentait cette annexion, l'Empire ottoman déclara une nouvelle guerre en 1787, qui dura jusqu'en 1792. Cette seconde guerre russo-turque – que l'on pourrait déjà qualifier de «guerre de Crimée» – fit la légende d'Alexandre Souvorov (1729-1800), considéré comme le plus grand général russe de l'histoire. Il ne connut aucune défaite au cours de sa brillante carrière militaire et demeure l'un des piliers de la puissance militaire de Catherine II, qui savait s'entourer de stratèges talentueux. À travers l'histoire russe, seuls deux autres chefs militaires peuvent rivaliser avec sa renommée : Piotr Bagration (1765-1812), héros des guerres napoléoniennes, mortellement blessé à Borodino, et Gueorgui Joukov (1896-1974), stratège de la Seconde Guerre mondiale, vainqueur de Stalingrad et de Berlin.

En 1792, forte de cette armée aguerrie par des années de guerre contre l'Empire ottoman, la Russie se lança dans un nouveau conflit, cette fois contre la Pologne. Catherine II utilisa le prétexte des réformes progressistes

menées par le roi Stanisław August Poniatowski pour justifier une intervention armée. En mai, les troupes russes envahirent la République des Deux Nations. Officiellement neutre, la Prusse espérait en réalité tirer profit d'une défaite polonaise pour étendre son territoire. Malgré une résistance héroïque, notamment lors de la bataille de Dubienka le 18 juillet 1792, sous le commandement de Joseph Antoine Poniatowski (1763-1813) et de Tadeusz Kościuszko, l'armée polonaise fut contrainte de se replier face à l'armée russe, devenue, sous Catherine II, une grande puissance européenne.

Le deuxième partage de la Pologne, en 1793, fut entériné lors de la Diète de Grodno, convoquée sous pression militaire de la Russie. À cette occasion, l'Empire russe annexa environ 250 000 km², s'emparant de tout le reste de la région de Kiev sur la rive droite du Dniepr, ainsi que de la Podolie et de la Volhynie. La Russie intégra également les « gouvernements » (régions) de Minsk et de Brest-Litovsk, poursuivant ainsi son avancée en Biélorussie.

Quant à l'Autriche, elle ne participa pas au deuxième partage de 1793, mécontente de l'expansion russe et prussienne, et préoccupée par les bouleversements provoqués par la Révolution française. Jamais l'Empire russe n'avait été aussi puissant, tandis que la République des Deux Nations – déjà minée par les réformes avortées et l'ingérence étrangère – se trouvait au bord de l'effondrement.

En revanche, la Prusse de Frédéric-Guillaume II profita pleinement de l'affaiblissement de la Pologne pour annexer près de 58 000 km², comprenant notamment les villes de Gdańsk, Toruń, ainsi que la région de Grande Pologne avec Poznań. Cette avancée stratégique permit à la Prusse d'unifier ses territoires de Prusse royale et de Prusse orientale, posant ainsi les bases d'un projet impérial plus vaste. Dès lors, elle entreprit une germanisation systématique des territoires conquis, destinée à asseoir son contrôle politique, culturel et économique sur ces régions historiquement polonaises. Parmi les villes annexées, Gdańsk – ou Dantzig – revêtit une importance particulière : port stratégique, majoritairement peuplé d'Allemands mais historiquement et économiquement tourné vers la Pologne, fut au cœur des tensions. Après la Première Guerre mondiale, le traité de Versailles institua un « corridor polonais » afin de garantir à la Pologne, redevenue indépendante en 1918, un accès à la mer. Dantzig fut alors transformée en ville libre sous mandat de la Société des nations. Cette situation ne fut jamais acceptée par l'Allemagne. Hitler, dans son dessein de restaurer la puissance allemande, réclama avec acharnement la « libération » de Dantzig et la récupération du corridor. Cette revendication servit de prétexte

à l'invasion de la Pologne en 1939, déclenchant ainsi la Seconde Guerre mondiale. Encore un exemple, prouvant que l'attachement à une certaine vision de l'histoire et à des revendications fondées sur des « droits historiques anciens » peut, parfois, conduire l'humanité à sa perte.

En réalité, les rivalités opposant Slaves orientaux et occidentaux – Russes, Biélorusses, Ukrainiens, Polonais – mais aussi Baltes, Turcs et Tatars, furent longues et meurtrières depuis le XIII^e siècle. Pourtant, elles ne furent pas les plus sanglantes si l'on considère l'ampleur des conflits avec les peuples d'origine germanique, Suède incluse, qui provoquèrent d'immenses destructions au XVII^e siècle.

L'apothéose du drame fut atteinte avec la vision hitlérienne, qui considérait tout simplement que les vastes terres d'Europe orientale – Pologne, Russie, Ukraine – devaient revenir non pas aux Slaves, mais à l'Empire germanique du Troisième Reich. Le fantasme d'Hitler, concrétisé dans le *Generalplan Ost* – un projet visant à réorganiser ethniquement et territorialement l'Europe de l'Est – consistait à asservir les Slaves polonais, à éradiquer les minorités juives, à massacrer les Slaves russes – près de 30 millions de morts – et à refouler les populations survivantes au-delà de l'Oural, afin de germaniser l'espace conquis et d'y édifier une immense Germania.

Certes, ces atrocités relèvent du XX^e siècle, mais leurs racines plongent dans l'époque moderne, avec l'émergence d'un racisme dogmatique. Si les peuples ne se considéraient pas nécessairement égaux avant cette période, le terme race – jusque-là réservé, dans de nombreuses langues, à la classification animale – commence alors à être appliqué aux humains, avec l'idée d'une hiérarchie naturelle et pseudo-scientifique entre eux. Hélas, l'ultra-domination européenne sur le monde donnera à ces théories l'illusion d'une légitimité, nourrissant les pires idéologies raciales.

Le tout s'inscrit dans un climat de violences exacerbées par les révolutions de la fin du XVIII^e siècle et par l'essor de l'État-nation. Le XIX^e siècle cristallise ces dynamiques : s'y développent le pangermanisme, le panslavisme, ou encore l'orientalisme – des courants qui, en eux-mêmes, ne sont pas nécessairement néfastes, mais qui furent parfois dévoyés pour servir des ambitions de conquête et de domination.

Et, d'une manière étrange, le dépeçage de la Pologne semble avoir inauguré une longue série de conflits ravageurs – une spirale de violences qui, pourrait-on dire, se prolonge jusqu'à nos jours.

Le troisième partage, le début d'un patriotisme sans pays, en exil

Les patriotes polonais, avec Kościuszko à leur tête, s'opposèrent farouchement au deuxième partage de la Pologne en 1793. Conscient que ce démembrement marquait l'arrêt de mort de la Pologne en tant qu'État libre, Kościuszko déclara une insurrection depuis Cracovie, le 24 mars 1794. Sa victoire du 4 avril galvanisa les Polonais et les Lituaniens, entraînant le soulèvement de Varsovie le 17 avril, puis de Vilnius le 23 avril. L'espoir d'une Pologne libre semblait renaître, ravivant le souvenir glorieux de l'âge d'or de la République des Deux Nations, aux XVI^e et XVII^e siècles, lorsque la Pologne dictait sa loi aux Russes et occupait même Moscou en 1610.

Mais cet élan ne fut qu'un chant du cygne. La Russie, déterminée à écraser toute résurgence de la souveraineté polonaise, dépêcha son plus redoutable général : Alexandre Souvorov. Le 10 octobre 1794, à Maciejowice, les troupes de Kościuszko furent écrasées. Le héros polonais fut capturé et emprisonné à la forteresse Pierre-et-Paul à Saint-Petersbourg.

Le coup final survint en octobre 1795. Cette fois, ce furent les puissances germaniques – et non la Russie seule – qui mirent à mort l'État polonais, ainsi que la Lituanie, trop souvent reléguée dans l'ombre des récits historiques. L'Autriche, étrangement peu présente dans les mémoires de cette phase terminale, s'empara de Cracovie, de Lublin, et atteignit les abords de Varsovie, en vertu du traité signé à Vienne le 3 octobre 1795. La Prusse, par l'accord du 24 octobre 1795 à Saint-Petersbourg, annexa purement et simplement la capitale polonaise, ainsi que tout le nord du pays.

Quant à la Russie, elle s'appropriait l'Est : les anciens territoires du grand-duché de Lituanie furent engloutis, de même que des pans entiers de l'actuelle Ukraine et de la Biélorussie. Elle annexa notamment Vilnius, capitale historique de la Lituanie, infligeant un coup fatal au duché. La Russie obtint aussi en 1795 la majeure partie de la Volhynie méridionale, une portion de la Galicie orientale, ainsi que des territoires autour de Brest-Litovsk, aujourd'hui en Biélorussie, à la frontière ukrainienne.

Presque toute l'Ukraine actuelle fut ainsi intégrée à l'Empire russe – à l'exception de la Galicie et de la Volhynie, historiquement plus liées à la Pologne et à l'Europe de l'Ouest qu'à la Russie et à l'Orient slave. Cette fracture culturelle, née au fil des siècles, allait nourrir rivalités, fractures et conflits, notamment lors de la naissance de l'Ukraine moderne. Le 22 janvier 1918, l'indépendance de la République populaire ukrainienne fut proclamée. Cet État éphémère devait bientôt être absorbé par

la Russie soviétique : l'Ukraine devint l'une des républiques fondatrices de l'URSS le 30 décembre 1922, sous le nom de République socialiste soviétique d'Ukraine (RSS d'Ukraine). L'histoire n'explique pas tout, mais elle éclaire.

Au sortir de la Première Guerre mondiale, la Pologne redevint un État souverain. En 1918, elle récupéra sans conflit militaire la Galicie occidentale – avec des villes comme Cracovie, Tarnów ou Nowy Sącz – où la population, majoritairement polonaise, accueillit favorablement l'intégration à la Seconde République de Pologne. En revanche, la Galicie orientale, peuplée en majorité d'Ukrainiens, fut le théâtre d'un affrontement sanglant. Entre novembre 1918 et juillet 1919, la guerre polono-ukrainienne fit rage pour le contrôle de cette région disputée. Lviv (Lwów), Ternopil, Ivano-Frankivsk (anciennement Stanisławów) devinrent les centres névralgiques de cette lutte. Après plusieurs batailles, l'armée polonaise dirigée par Józef Piłsudski s'empara de la Galicie orientale en juillet 1919. La Société des nations accorda d'abord à la Pologne un mandat provisoire sur la région en 1920, avant de reconnaître officiellement sa souveraineté en mars 1923, au grand dam de la population ukrainienne et de ses aspirations nationales.

La Pologne renaissant de ses cendres en 1918 ne se contenta pas de retrouver son indépendance : elle la brandit comme un étendard et choisit résolument de poursuivre la lutte. Dès ses premiers instants, elle s'engagea dans de nouveaux conflits, prête à verser encore le sang pour reprendre la Galicie occidentale, puis orientale. Elle le fit au nom d'un passé toujours incandescent : les trois partages de la Pologne, dont le souvenir nourrissait la mémoire collective autant qu'il légitimait les reconquêtes. C'est dire à quel point ces événements, survenus à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, demeuraient vivaces dans les consciences polonaises et continuaient de peser sur les équilibres européens. Et leur écho, loin de s'éteindre, se fait toujours entendre : aujourd'hui encore, alors que la guerre fait rage en Ukraine, ces anciennes revendications ressurgissent çà et là, ravivant discours et tensions, et rouvrant la fracture entre l'Est et l'Ouest, entre l'Orient et l'Occident – au cœur même de l'Europe.

Mais revenons justement à ces années fondatrices. En 1796, le destin sourit brièvement à Kościuszko : le nouveau tsar Paul I^{er}, désireux de se démarquer de sa mère Catherine II qu'il exérait, lui rendit la liberté et évoqua même la possibilité d'une autonomie polonaise. Libéré, Kościuszko voyagea à travers l'Europe et retourna aux États-Unis, retrouvant d'anciens alliés. En 1806, installé à Paris, il rencontra Napoléon, mais refusa de le soutenir sans garanties explicites d'une Pologne réellement indépendante. Ce refus suscita